

des productions qui arriveraient sur le marché commun. Nous sommes donc dans une fausse voie, on peut en juger par les cris que font tour-à-tour entendre les industries menacées, les maîtres de forges, les mécaniciens, les filateurs, les fabricans de tissus, etc. Chercher sur le marché européen les consommateurs des produits européens, c'est s'enfermer dans un cercle vicieux. Il faut nous tourner vers les autres parties du globe. "Là, dit avec grand sens un publiciste français, là sont de vastes territoires et des peuples nombreux qui attendent, pour être vivifiés et fécondés, ces productions que sans eux nous serions obligés de jeter à la mer, si nous n'aimions mieux les laisser pourrir en magasins." Mais, nous dira-t-on, ce sont des cadeaux que vous proposez à l'Europe de faire : que tirerez-vous de ces terres immenses à la vérité, mais encore incultes pour la plupart ? Que recevrez-vous de ces peuples ignorans et paresseux auxquels vous viendrez offrir des objets dont ils ne savent pas encore la valeur et l'utilité ? Ce que nous tirerons de ces terres immenses ! ce que nous recevrons de ces peuples ! Demandez-le aux voyageurs qui ont visité les régions intra-tropicales, et qui ont foulé aux pieds cette nature féconde dont les produits, si différens des nôtres, sont dédaignés à cette heure et périssent sans utilité faute de consommation ! Eh quoi ! la plus faible partie du globe, et, dans cette partie elle-même, les nations qui sont loin d'être les plus nombreuses, ont su, malgré l'imperfection de leurs moyens de travail, produire tant qu'elles ne savent plus où aller vendre les fruits de leurs sueurs, et vous demandez ce que l'on aura à recevoir de ces populations vigoureuses, de ces terres échauffées par le soleil le plus vivifiant, lorsque vous leur aurez enseigné le travail ?

E. M.

LA SERVANTE DE L'APOTHECAIRE.

Vers la fin de 1822, il y avait, dans un petit bourg de Normandie, une femme d'apothicaire âgée de trente-quatre ans environ. C'était une épouse dévouée et une excellente mère, mais rude d'humeur et de manières guerroyantes. Quoiqu'elle remplît au logis l'office d'une domestique laborieuse, quoique les soins de la cuisine, l'achat des denrées et les travaux importans du ménage fussent, pour elle, une sorte de sacerdoce exclusif, auquel personne, sans encourir sa colère, ne pouvait toucher, pas même son mari, cette femme n'en avait pas moins une servante.

La pauvre fille, qui vivait ainsi sous la domination de Mme. Rusconnets, était une de ces créatures chétives, pâles, laides et rabougries, que la misère prend au berceau, dans ses mains desséchantes, pour ne les quitter qu'après la tombe.

Enfant trouvée au coin d'une borne, élevée aux frais publics, allaitée par une paysanne chargée déjà de trois autres nourrissons, elle était sortie de l'hôpital à seize ans, sans avoir entendu dire une parole de tendresse à son oreille, sans avoir reçu un baiser sur son front étroit, flétri comme le front d'un vieillard. Cependant, quelque rude que lui eût été la vie jusque-là, Françoisse tournait, vers le temps passé, des regards de regret, car les rebuffades, les punitions, la gêne, et les ferrules des maîtres, qui voulaient en vain apprendre la lecture à ce stupide cerveau, semblaient à la servante de Mme. Rusconnets de bons jours de paix et de sérénité, en comparaison de son existence actuelle. Maintenant il fallait se lever avant le jour, tourner douze heures, du pied et de la main, la quenouille et le rouet, recevoir des reproches sans relâche, s'astreindre aux plus rebutans travaux, ne manger de grossiers alimens que la moitié de sa faim et ne dormir ni jour ni nuit : car la nuit elle veillait près du berceau de l'enfant malade de sa maîtresse.

La nuit était cependant pour Françoisse un moment du bonheur et de repos. D'abord, elle n'entendait plus la voix terrible de Mme. Rusconnets, cette voix impitoyable qui savait, chaque jour, aiguiser plus cruellement la pointe douloureuse de ses sarcasmes, émoussés par l'habitude et par la résignation ; ensuite, elle pouvait regarder à l'aise le petit garçon dans son berceau, soulever son rideau pour le voir dormir, contempler longuement son visage étioilé, lui donner à boire quand il avait soif, le rendre sur ses genoux s'il s'éveillait, et baiser le front de la petite créature, qui la payait quelquefois de sa tendresse par un de ces sourires divins que Dieu donne aux lèvres des enfans.

Françoisse aimait le petit garçon de toutes les facultés de son organisation incomplète ; facultés d'autant plus ardentes qu'elles ne savaient sur quoi verser, autre part, leur besoin de tendresse. Partout, la pauvre fille trouvait le mépris et le rebut. Personne ne se souciait d'une tendresse partie de si bas ; personne, excepté le petit Paul, qui du moins ne la repoussait point. Aussi, deux fois déjà, Paul devait la vie à sa bonne. Un soir, Mme. Rusconnets avait, par l'ordre du médecin, appliqué des sangsues autour du cou mignon et blanc de son fils. Après avoir, suivant l'usage, placé sur les piqûres un cataplasme de farine de graine de lin, elle était allée se coucher, car il s'agissait le lendemain de faire une de ces lessives annuelles qui préoccupent six mois à l'avance les ménagères normandes, et

devant lesquelles disparaît toute autre pensée. Françoisse, après avoir placé le berceau de Paul près de son lit, voulut s'endormir aussi ; mais mille inquiétudes maternelles la tenaient éveillée. Tout l'inquiétait : les taches rouges qui jaspaient les draps de l'enfant, le silence profond qu'il gardait, l'immobilité de ses membres ; enfin, ne pouvant dompter ses terreurs, elle se pencha sur la petite couche.... Mon Dieu ! une mare de sang la couvrait d'une immense tache de pourpre ! Françoisse, éperdue, arracha le cataplasme : une sangsue restée au bandeau, et que Mme. Rusconnets avait négligé d'ôter, venait de piquer une artère... Le sang coulait à flots, emportant la force et la vie de l'enfant. Françoisse, cette créature presque idiote, avec une intelligence et une présence d'esprit merveilleuses, posa son doigt sur l'artère ouverte, empêcha le sang de continuer à s'échapper et appela au secours.

Personne ne l'entendit, personne ne lui répondit, car la mansarde dans laquelle on l'avait reléguée se trouvait à l'extrémité de la maison, loin de la chambre de Mme. Rusconnets et de son mari.

Elle voulut se lever et porter l'enfant à sa mère ; mais les mouvemens qu'exigèrent ces tentatives rouvrirent l'artère et rendirent au sang son issue funeste. Alors, Françoisse replaça son doigt sur l'ouverture et resta là jusqu'au jour, c'est-à-dire pendant dix longues heures : car ce fut seulement le lendemain matin que Mme. Rusconnets, surprise et furieuse de ne point voir descendre sa servante à l'heure accoutumée, monta, l'injure et la menace aux lèvres, dans la mansarde où Françoisse tenait le doigt appuyé sur le cou de l'enfant. Elle voulut raconter à sa maîtresse ce qui était arrivé : la peur que lui inspirait cette femme la fit bégayer et lui rendit impossible de prononcer une parole. Elle ne put que montrer sa main devenue raide et sans mouvement par une si longue immobilité.

L'artère blessée s'était coagulée et refermée, grâce à la pression intelligente de Françoisse. Le danger était passé, l'accident avait disparu, et la mère de Paul, loin de soupçonner qu'elle dût la vie de son enfant à Françoisse, rudoya celle-ci, l'accabla d'injures, lui reprocha amèrement d'avoir ôté le cataplasme qui recouvrait le cou du malade et répéta à la servante éperdue qu'elle la chasserait bientôt.

— Eh que deviendrez-vous alors, lui dit-elle, monstre de laideté, de bêtise et de maladresse ? Qui voudra, dans la ville, des services d'une idiote de votre espèce, dont la vue seule inspire le dégoût ? Qui sera assez bon pour la prendre et la garder par charité, comme je le fais, moi ?

Françoisse, abasourdie, ne trouva pour répondre que des larmes et de nouveaux bégaiemens.

Bientôt elle oublia cette scène brutale à laquelle, chaque jour, en succédaient d'autres, et elle finit même par n'y plus prendre garde, car la maison était devenue pour elle un véritable paradis, grâce à l'amour éperdu qu'elle éprouvait pour Paul et à l'affection que l'enfant témoignait à sa bonne.

Françoisse ne pouvait se trouver en présence de Paul, ni même penser à lui, sans que son cœur se serrât d'émotion, sans qu'une sorte de lumière resplendît devant ses yeux et l'éblouît. Elle n'avait qu'une seule et unique pensée : Paul, toujours ! Ni même, Rusconnets venait à gronder son fils, Françoisse, qui se serait laissée bercer sans résistance par sa maîtresse, devenait une véritable lionne, prête à la résistance et à la fureur. Elle justifiait l'enfant, accusait la mère de sévérité et devenait presque fille de désespoir.

Cinq années s'écoulèrent et ne firent qu'ajouter à la tendresse fénelique de Françoisse. Elle rapportait toutes ses idées à Paul, ne s'occupait que de lui, et eût mis le feu à la ville entière pour réchauffer le bout du petit doigt de son garçon, comme elle l'appelait.

La moindre des paroles de l'enfant la faisait se récrier avec admiration. Le plus insignifiant de ses gestes lui semblait un prodige, et elle employait à prévenir les fantaisies de l'enfance en jaquette, tout ce qu'elle possédait au monde. Un jour, la mère de Paul refusa d'acheter à son fils un polichinelle qu'il convoitait, et qui pendait à l'exhibition d'une baraque foraine. Françoisse se leva la nuit à pieds nus, traversa toute la maison sans lumière, prit la clé du comptoir sous le chevet de sa maîtresse, alla dans la pharmacie, vola une pièce de trente sous, rapporta la clé à sa place, et, le lendemain, raconta avec une effronterie dont elle tremblait elle-même de tous ses membres, qu'elle avait trouvé de l'argent et qu'elle voulait employer cet argent à l'achat du polichinelle désiré par Paul. Dieu sait ce qu'elle souffrit quand Mme. Rusconnets vida son tiroir et fit ses comptes.

Dieu, qui sans doute avait pardonné à ce vol innocent, protégea la coupable et permit que Mme. Rusconnets, cette avare et scrutatrice surveillante de la caisse, ne s'aperçut point du déficit qui s'y trouvait. Il ne resta donc plus à Françoisse que ses remords, car loin